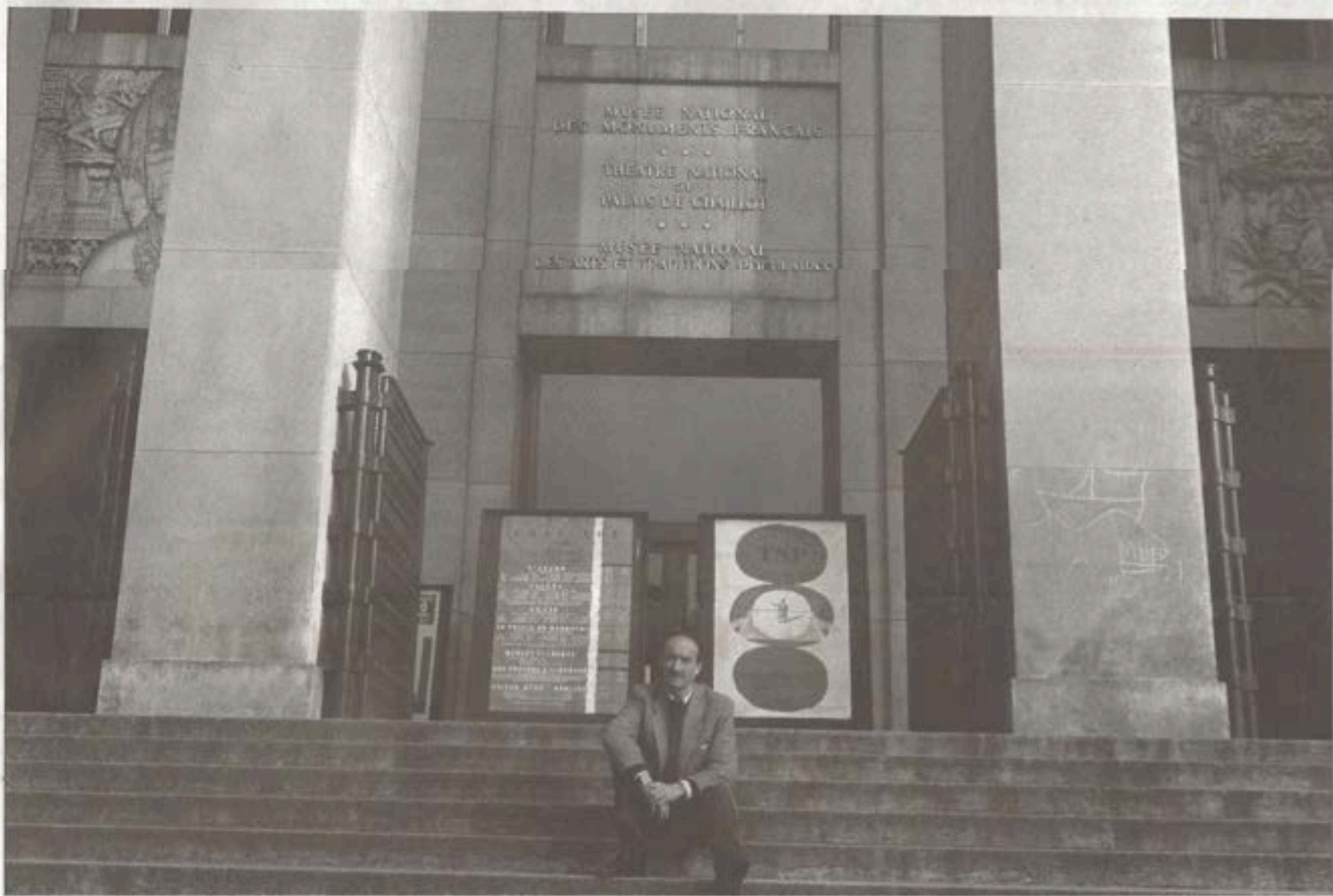


## Jean Vilar, l'intuition du temps



## À l'ombre des corps invoqués

DANIEL DOBBELS février 2012

Notes en lignes de crête : Vilar obéit à la nécessité (parfois une astreinte immédiate, parfois dans l'après-coup) de tenir cette barre d'écriture, concise, erratique, qui lui sert de gouverne. Peu de leurre, mais un projet inouï : faire venir au théâtre ceux qui s'en sentaient séparés comme l'on peut se croire privé de destin ou d'avenir ; ceux, en très grand nombre, pour qui le théâtre représente, précisément, une scène qui se tient hors de leur histoire, loin de leur vie, si étrangère qu'elle leur paraît condamnée et, du fait de cette exclusion implicite, les condamne en retour au pur Dehors de l'existence, dans ce temps de mémoires à peine marquées ou alors choquées par des événements si brutaux qu'ils en deviennent statiques.

« Dieu merci, il y a encore certains gens pour qui le théâtre est une nourriture aussi indispensable que le pain et le vin. C'est à eux que s'adresse le Théâtre national populaire. Le TNP est donc un service public. Tout comme le gaz, l'eau, l'électricité. Notre ambition est évidente : faire partager au plus grand nombre ce que l'on a cru jusqu'ici devoir réserver à une élite. Mais quel équilibre difficile ! Et combien délicat à maintenir. Équilibre entre le poète, son œuvre, le grand public, les interprètes, les techniciens. Cependant cette instabilité crée peut-être un style, un style vivant. Et parce que celui-ci est quotidiennement menacé, cette même instabilité déjoue les tics, les trucs, les scléroses. Cette instabilité dangereuse préserve aussi de toute théorie. L'art du

« théâtre populaire » est donc une révolte permanente. » (Jean Vilar, 1953). Le mot « style » est saisissant, avancé par Vilar alors que, il ne cesse de le répéter, la menace, les difficultés, l'idéologie et la politique le cernent, de toutes parts et à tout instant. Il l'est aussi par ce qu'il associe et rassemble : interprètes, poètes, techniciens, public... tous en déterminant le rythme, l'urgence, les

*Critique d'art, chorégraphe et danseur, Daniel Dobbels prône une approche sensible du geste. Écriture et mouvement orientent sa pensée vers les espaces inédits de la mémoire et du secret des corps.*

risques et les clauses, tous, en quelque sorte, le paraphant pour ainsi dire chaque jour, de façon latente ou manifeste. Ce style est la pointe d'un travail, éminemment collectif, évidemment individué, qui, excédant les divisions du travail, les normes imposées et nécessaires, les pauses vitales, les représentations instituées de ce qui doit être, les rapports de forces et les compromis, les temps de négociation et les décisions prises en urgence, pose, dans l'immanence des choses à faire, non pas une transcendance, mais le caractère d'imminence d'une vie à chaque fois réinventée. C'est en celle-ci que le public reconnaît une clarté qui est de droit – comme telle elle attire, sans aliéner. Elle se propage non pas comme un savoir mais comme une vérité qui finit par se dire et dont on a le désir (l'extrême et tenace curiosité) de partager les règles et les folies, les textes d'autant plus émouvants qu'ils sont tout sauf des textes de loi, les dignités rappelées et les subversions (ou les soulèvements) qui montent d'un seul point d'être : quand l'humiliation devient la règle d'or d'une société (ou d'un système politique, économique et social). Sur cette ligne de crête (presque une ligne de front), le Théâtre national

populaire se devait de forger une unité indivisible, doublant en quelque sorte l'architecture des lieux et ses dédales. Un palais pour la langue et la voix se faisant entendre de la colline de Chaillot – comme enfouies sous les marches et résonnant sous chaque pas. Palais non pas royal, palais d'une bouche immense, distillant les goûts les plus fins ou les plus épicés, les timbres les plus doux comme les plus éraillés, émettant des fonds de la scène (sur les bords de la Seine) les mémoires et les murmures des temps.

Ceux-ci se tiennent au-devant du nôtre. Mais, sous ses forces immenses, en s'effractant indéfiniment, ce temps – celui de ces années-ci – s'est couvert et converti au jeu de voix assourdissantes, indifférentes au battement des jours et des nuits. Puissance insomniaque : les rêves et les répits ne font signe que de secrets dépôts. Et les corps – aujourd'hui invoqués, convoqués, sur l'avant-scène, le plus souvent forcés – n'ont que peu de marge pour distiller d'autres souffles, rythmer d'autres venues d'images, entendre et faire entendre l'étonnement de toute parole cherchant celui et celle à qui elle s'adresse. La ligne est nue. Elle est à reprendre là où la tragédie grecque, celle d'Eschyle, *Agamemnon* précisément, nous l'indique. Clytemnestre devant une Cassandre muette, lui dit : « Si le discours te fait défaut, alors parle par gestes étranges ».

C'est peut-être de cette parole de gestes étranges (couple inouï) qu'il nous faudrait entendre ce qui se dit et se danse, aujourd'hui, à Chaillot. ♦